// L'AMI DU CLERGÉ

Mgr F.-M. CATHERINET, Directeur
Chan. R. DESVOYES, Codirecteur

70e ANNEE (7e Série)
No 5. — 4 Février 1960

Causerie de l'AMI sur les "Revues"

SOMMAIRE

I. L'Anti-matière. — II. Notre galaxie. — III. L'autre face de la Lune. — IV. Anciens chrétiens au Japon. — V. Le général Trochu. — VI. Le scandale de la Vérité. — VII. Carlo Amirante. — VIII. La plus grande église des U. S. A. — IX. La grande Muraille de Chine. — X. Rajeunir. — XI. Le krach de l'uranium. — XII. Histoire de l'empire du Pétrole.

I

L'Anti-matière

Le prix Nobel de physique a été attribué à deux savants, Emilio Segré, d'origine italienne, et Owen Chamberlain, tous deux de l'Université de Californie. Ce sont eux qui ont réalisé l'*anti-proton*.

A cette occasion, Pierre Rousseau, dans la *Revue de Paris* de novembre 1959, a écrit un article bien technique par places, mais fort intéressant, intitulé l'*Anti-matière*, dans lequel il retrace l'histoire de l'atome. Nous allons essayer d'en donner une idée.

En 1733, du Fay et l'abbé Nollet découvrent qu'il y a deux espèces d'électricité, qu'ils appellent *vitrée* et *résineuse*, d'après les façons de les obtenir. A la fin du siècle, Franklin les dénomme *positive* et *négative* et l'on sait que deux électricités de même nom se repoussent tandis que deux de sens contraire s'attirent.

Un siècle se passe. En 1895, Jean Perrin démontre que le faisceau lumineux qui traverse le tube de Crookes est fait de particules infiniment petites qu'il nomme *électrons*. Le physicien hollandais Lorentz en déduit que la matière est faite d'*électrons*, que Thomson identifie à des grains d'électricité négative.

Dans le même temps, la théorie atomique de la matière, qui remontait à Démocrite et Leucippe, 500 ans avant notre ère, est devenue commune chez les physiciens. Le mot atome veut dire *insécable*. La théorie atomique exigerait donc que l'atome soit simple et nullement composé de parties. Mais très vite, on a constaté qu'il n'en est rien. En 1901, Jean Perrin, et en 1911, Rutherford, établirent que l'atome comporte un noyau positif et des électrons négatifs tournant autour de lui comme les planètes autour du soleil. Le noyau fut appelé parfois *ion*, plus souvent *proton*. On sut que dans l'hydrogène, le noyau avait une masse 1.837 fois plus grande que celle de l'unique électron tournant autour de lui. En 1932, Chadwick découvrit le *neutron*, ainsi nommé parce qu'il était neutre électriquement.

Les physiciens ne cessaient de poursuivre les éléments déjà découverts dans l'atome : Planck, Einstein, Bohr, Louis de Broglie, faisaient des découvertes sensationnelles.

Survint Dirac, physicien anglais, qui démontra l'existence du *Positron* ou *Positon*, qui serait un électron à charge positive. Le Positron était en somme un *anti-électron*. Depuis ce temps, les physiciens furent lancés à la recherche des éléments « anti », c'est-à-dire de l'anti-proton, de l'anti-neutron, de l'anti-méson, etc. Et au terme de cette chasse effrénée qui a duré 25 ans, on devait aboutir à la découverte de l'anti-matière. Nous ne pouvons certes entrer ici dans toutes les péripéties de cette recherche. Ce qui est sûr c'est que toutes nos représentations imaginatives de la matière ont été bouleversées. On se figurait l'atome, avec Démocrite comme une petite bille insécable, plus tard, comme un petit soleil en miniature, avec des planètes autour. Finalement la matière est diluée pour nous en « une entité mathématique dans laquelle les théoriciens s'efforcent, vaille que vaille, de loger une procession interminable de particules nouvelles ».

Mais comment pouvait-on s'y prendre pour créer d'abord un anti-proton ? Comme on admettait, avec Einstein, l'identité entre l'énergie et la matière, on eut l'idée de convertir de l'énergie en grains de matière. Or, on savait depuis longtemps que tout projectile arrêté brusquement se convertit en chaleur, c'est-à-dire en énergie. On songea à créer des *accélérateurs* lançant à des vitesses de plus en plus grandes des protons, ou noyaux d'hydrogène ou d'hélium. Le premier appareil de ce genre fut réalisé en 1932. Les résultats obtenus furent si encourageants qu'on voulut en avoir toujours de plus puissants. On inventa le *synchrocyclotron*, puis le *bévatron* qui fournit des protons dégageant 6 milliards d'électrons-volts. — Pour mémoire, rappelons que des *rayons cosmiques* ont pu être mesurés qui dégagent 10 milliards de milliards d'électrons-volts. On voit que nous en sommes encore bien loin. — Le bévatron de Berkeley, ville de Californie, qui a coûté 4 milliards de nos anciens francs, est un électro-aimant de 42 mètres de diamètre et de 4,60 mètres de hauteur, qui pèse 10.000 tonnes, et fait courir les protons à 296.000 km à la seconde, c'est-à-dire presque la vitesse de la lumière. Ce fut dans ce bévatron, que les deux savants auxquels le prix Nobel de la physique a été décerné en 1959 et que nous avons nommés au début de cet article, ont créé les *antiprotons*. En septembre 1956, deux ans plus tard, les mêmes savants avec le même instrument créaient l'*antineutron*. On a donc réussi jusqu'ici à créer tous les « anti ». Il doit être possible d'obtenir par suite de l'*anti-matière*. Mais la difficulté est

que toute parcelle d'anti-matière serait détruite instantanément en se trouvant en face de la matière. Et comment faire pour l'en isoler, de façon à la conserver ?

Pierre Rousseau s'étend avec complaisance sur la bizarrerie de l'anti-matière. Elle a, selon lui, les mêmes propriétés extérieures que la matière. Elle produit comme elle de la lumière et de la force de gravitation. Mais la force de gravitation serait *répulsive* au lieu d'être *attractive*. L'*anti-matière* serait négative sur toute la ligne. Mais les propriétés de la matière telles que nous les connaissons sont *contingentes*, en ce sens qu'il n'y a aucune raison pour que *tous* les électrons soient à charge négative ; dès lors, puisque nous avons pu réaliser le positron, aucune raison nécessitante n'exige que le proton soit chargé d'électricité positive, et de fait on a pu réaliser des protons — à vrai dire évanescents — qui sont chargés d'électricité négative. On peut donc admettre que si dans notre galaxie à nous, la matière a telles et telles propriétés que nous avons découvertes, il peut exister d'autres galaxies qui seraient composées d'*anti-matière*, c'est-à-dire d'une matière ayant des propriétés diamétralement opposées à celle que connaissons. Il y aurait ainsi des *univers* et des *contre-univers*. Les galaxies autres que la nôtre ne nous sont connues, il est vrai, que par leur lumière, mais il est admis que l'anti-matière peut et doit dégager la même lumière que la matière. Donc nous ne pouvons pas être sûrs qu'il n'y a pas des galaxies formées d'anti-matière. Si une telle galaxie d'anti-matière venait à rencontrer notre galaxie à nous, aussitôt « les gaz, les poussières, sinon les étoiles, entrant en contact, se produirait de proche en proche une explosion titanesque, qui dissiperait les deux cités de milliards d'astres en une inimaginable bouffée d'énergie. »

Et justement, les astronomes connaissent dans l'immensité de l'espace quelque chose de ce genre. Les photographies astrales ont révélé, dans la constellation du Cygne, deux galaxies enchevêtrées et qui se dévorent l'une l'autre. Leur rayonnement est si intense, bien qu'elles se trouvent à 270 millions d'années-lumière de nous, qu'il atteint presque celui du Soleil, si proche de la terre ! Entre ces deux formidables collections d'étoiles la collision, perçue aussi bien par la photographie astrale que par la radiotélescopie, dure sûrement depuis des centaines de millions d'années. Il pourrait s'agir — bien que nous n'en sachions rien — de deux mondes dont l'un est composé de matière et l'autre d'anti-matière. En ce cas, à un moment donné, il n'y aura plus à leur place qu'un nuage de gaz luminescent qui ira en s'évanouissant. Et peut-être toute la création, dans son immensité, est-elle faite ainsi par paires symétriques de matière et d'anti-matière, si bien que la fin du monde pourrait arriver par le conflit tôt ou tard inévitable entre les deux !

Mais nous sommes ici en pleine fiction !

Rappelons donc en terminant que Segré et Chamberlain, opérant avec le bévatron, ou accélérateur géant de Berkeley, ont bombardé une plaque de cuivre avec une puissance égale à 6 milliards d'électrons-volts et qu'ils ont ainsi produit des anti-protons, qui se heurtant à des protons se sont mutuellement annihilés, en produisant de l'énergie sous forme de rayons *gamma*. Les savants considèrent cela comme une victoire prodigieuse de la science moderne ! Si la science militaire s'empare de la découverte, ce sera un nouveau moyen de destruction ajouté à tous ceux que nous possédons déjà !

II

Notre galaxie

Mais où en est la connaissance de notre galaxie ? C'est ce que nous allons chercher dans un article signé Bart J. Bok, professeur d'astronomie en Australie, sous le titre : *Les bras de notre galaxie*, dans *Scientific American* (décembre 1959).

Depuis longtemps déjà, dit cet article, les astronomes admettent que notre galaxie est une spirale géante. En combinant les données optiques et radioastronomiques, on commence à pouvoir le prouver.

Voici les données que précise d'abord l'auteur : 1° Notre soleil accomplit en 200 millions d'années sa révolution autour du centre de la galaxie. Celle-ci est un disque formé d'étoiles, de gaz et de poussière cosmique, ayant un diamètre de 80.000 années-lumière. — 2° Au voisinage de notre Soleil, qui est à mi-chemin entre le centre et l'extrémité du disque, l'épaisseur de ce dernier n'est plus que de 5.000 années-lumière. — 3° Au centre, cette épaisseur est environ trois fois plus grande.

Mais alors que l'on pouvait contempler d'autres galaxies en spirale, dans l'immensité de l'espace, la poussière cosmique nous empêchait de voir notre propre galaxie au-delà de 20.000 années-lumière. On admettait donc qu'elle est aussi une spirale, mais sans pouvoir le prouver. On essaya bien de compter les étoiles, de les répartir selon leur éclat, de faire des statistiques, mais dit l'auteur, les résultats « furent si peu concluants que dans mes conférences depuis 1930, j'ai souvent déclaré que je n'avais aucun espoir de voir ce problème de structure résolu de mon vivant. »

Or, en 1940, Walter Baade eut l'idée que le meilleur moyen de déterminer la structure de notre galaxie était de savoir quel genre d'étoiles se trouve dans les bras des autres galaxies spirales. Il s'appliqua à étudier Andromède, et découvrit ainsi l'intérêt primordial des « géantes-bleues » qu'il divisa en deux catégories selon leur couleur et leurs particularités spectroscopiques : O et B. Ces étoiles sont comme des radiateurs géants, dont beaucoup ont 10.000 et même 100.000 fois l'éclat de notre soleil. Baade conseillait donc aux astronomes de noter dans leurs observations les étoiles O et B, à grand éclat, de mesurer leurs distances à la terre et de les situer soigneusement sur une carte.

Aussitôt, Morgan et ses collègues de l'observatoire Yerkes à Chicago, se mirent à la chasse des super-géantes. Ce fut une entreprise difficile. Morgan accumula cependant jusqu'à 1951, ses observations et calculs, jusqu'à pouvoir dessiner un diagramme représentant les bras de spirale de notre galaxie, au voisinage de notre soleil. Morgan constatait un bras englobant notre soleil, qu'il appela *Bras d'Orion*, puis un second qu'il nomma *Bras*

de Persée à une distance de 5 à 7.000 années-lumière du premier et plus éloigné aussi du centre galactique (lequel se trouve à 27.000 années-lumière de notre soleil). Enfin, Morgan dessinait un troisième bras, cette fois, beaucoup plus près que le nôtre du centre galactique, et qu'il appela *Bras du Sagittaire,* parce qu'il englobait cette constellation.

La présentation de ses observations par Morgan fut dramatique pour les astronomes présents au Congrès où il la fit. Une relance s'opéra dans le champ des études de ce genre. On se crut à la veille de la démonstration cherchée de notre structure en spirale. Mais il s'avéra bientôt que l'on ne pouvait toujours pas dépasser les 20.000 années-lumière dans les observations par télescope ou photographie cosmique. Heureusement, à ce moment entra en ligne la radio-astronomie, qui vint renforcer et confirmer les données de l'astronomie optique.

Ce fut en 1951 que Harold I. Ewen et Edward M. Purcell, de l'Université Harvard découvrirent des signaux émis par les ondes-radio de 21 cm., indiquant des masses d'hydrogène. Par la radioastronomie on perce même les nuages de poussière que les télescopes ne peuvent pénétrer. Dès 1952, on constata que l'hydrogène est 10 fois plus abondant dans les « bras » de la spirale, que dans les « vides » entre les bras. On apprit ainsi à dessiner les bras.

De nombreux astronomes, dans les deux hémisphères se mirent au travail. Les résultats combinés de leurs efforts ont permis de tracer les bras de spirale, avec une précision remarquable, jusqu'à une distance de 25.000 années-lumière du soleil. Et comme il n'est qu'à 27.000 années-lumière du centre de la galaxie, autant dire qu'on a atteint ce centre, à 2.000 années-lumière près. On a de la sorte modifié d'année en année le dessin de la galaxie, jusqu'à obtenir un schéma satisfaisant, non sans que parfois des détails aient mis aux prises les observateurs et posé des problèmes qui sont en voie de solution. Le modèle admis par notre auteur, comprend les bras suivants : à l'extérieur, le *bras de Persée*, comme nous l'avons dit. Au voisinage de notre soleil, non plus le bras d'Orion, comme dans le plan Morgan du début, mais le *bras Carina-Cygne,* avec le soleil en son centre, — puis le *bras du Sagittaire* beaucoup plus près du centre que nous. Enfin, jusqu'à une distance de 10.000 années-lumière du centre, un bras appelé *en expansion*, parce qu'il est le théâtre d'émissions formidables d'hydrogène, venant du centre et allant vers l'extérieur.

Dans ce tableau, il est un terme qui nous étonne, c'est celui de *Carina,* c'est qu'il s'agit d'une constellation de l'hémisphère-sud, invisible pour nous et que nos observateurs ont eu tendance à négliger pour cette raison. Le bras Carina-Cygne au contraire est de beaucoup le plus important de toute la galaxie. Ce qu'on appelait le bras Orion n'en est qu'une partie.

Notre auteur pense que les bras de la spirale galactique sont de formation relativement récente, en ce sens que beaucoup des étoiles géantes qui les composent n'ont pas plus de 100 millions d'années ! C'est court dans le cosmos ! Si nous définissons l'année cosmique par le temps que met le soleil à accomplir sa révolution, autour du centre, la terre et le soleil ne comptent pas plus de 25 ans (cosmiques). Les plus anciennes étoiles de la galaxie peuvent avoir environ le double et les plus jeunes un centième d'année cosmique ! Mais la pression attractive exercée par le centre de la galaxie peut et doit rendre les bras méconnaissables d'ici peu !

Nous appelons *peu* une durée de 100 millions d'années par exemple ! Il y a là des gaz, des poussières, des masses en évolution rapide et puissante.

Mais attention ! Si les savants ont jusqu'ici attaché une importance extrême à la force de gravitation, dans la répartition des masses astrales, ils penchent actuellement à croire que les influences magnétiques ont été au moins aussi fortes sinon plus que l'attraction newtonienne. Ce sont les influences magnétiques surtout qui ont modelé la galaxie et lui ont conféré sa forme en spirale et qui la lui maintiennent. Il se forme constamment de nouvelles étoiles qui commencent par s'insérer dans les bras, mais qui après une ou deux années cosmiques — 200 à 400 millions d'années — commencent à abandonner leurs positions originelles et à déformer la ligne primitive de la spirale. Il se peut ainsi que les vagues modèles de lignes qu'on remarque entre les étoiles les plus anciennes de la galaxie, ne soient que les derniers restes de bras spirales fossiles qui ont disparu depuis un petit nombre d'années cosmiques.

En tout cas, la galaxie est en incessante évolution et nos arrières petits-neveux, s'il y en a dans une ou deux années cosmiques, ne la verront pas comme nous !

III

L'autre face de la Lune

Du centre de la galaxie, revenons à une distance beaucoup moins grande, pour parler de *la face inconnue de la Lune*. C'est un sujet qui est devenu d'actualité depuis le 3 octobre dernier. On sait que, ce jour-là, les Russes ont envoyé dans la direction de la Lune, un poste d'observation qui a pu photographier la face de la Lune qui est toujours cachée à nos yeux. C'est encore au même numéro de *Scientific American,* mais dans la partie intitulée : « La Science et le Citoyen », c'est-à-dire le grand public, que nous prenons ce qui suit. [1]

Les photographies faites par deux caméras situées dans l'appareil russe, furent prises d'une distance approximative de 9.000 km. Les clichés étaient développés dans l'appareil lui-même et les images ont été transmises ensuite à la terre. Moscou a publié la première le 27 octobre.

A vrai dire les Américains ne semblent pas enchantés et il doit y avoir à cela plusieurs raisons. La première qui n'est pas exprimée, mais que l'on devine, c'est que ce sont les Russes qui ont réussi cet exploit. La seconde, c'est que la face de la Lune qu'on vient de nous révéler est beaucoup

[1] Sur ce sujet voir aussi *Science et Vie* et *Sciences et Avenir* de janvier, mais nous allons citer l'appréciation de *Scientific American.*

moins variée et intéressante que la face que nous connaissions déjà. Mais cela ne peut nous causer aucune peine. Enfin, la troisième raison, c'est que les Russes se sont hâtés de donner des noms à tous les accidents discernables dans les nouvelles photos de la Lune et que tous ces noms, à l'exception de celui d'un savant français, communiste bien entendu, sont des noms russes.

Les photographies russes ne donnent qu'environ les trois-quarts de la face inconnue de la Lune. Les irrégularités dans les mouvements de la Lune sur son axe rendent environ 60 % de la surface lunaire accessible à qui l'observe depuis notre Terre.

La face jusque-là inconnue comporte des cratères et des chaînes de montagne analogues à celles qui sont de ce côté-ci. Mais on les distingue assez mal, car les photos sont floues. Aux Etats-Unis on s'est d'abord refusé à toute réflexion aussi longtemps qu'on n'aurait pas des clichés plus clairs. On pensa aussi qu'il se pouvait que le soleil frappât la Lune au moment de la prise de vues de telle façon que sa lumière effaçât la majeure partie des accidents du relief lunaire. Il est avéré cependant que cette face de la Lune diffère radicalement de celle qui est de notre côté.

La principale chaîne de montagnes qui la traverse a été dénommée par les Russes : *Montagnes des Soviets*. Elle ressemble davantage à nos montagnes terrestres qu'aux autres montagnes lunaires. C'est que celles-ci, au lieu d'être, comme nos montagnes terrestres, l'effet de surrections dans la croûte de la terre, semblent avoir été produites par des impacts de météorites, ce qui a conduit les sélénologues à penser que l'intérieur de la Lune était froid et rigide durant toute son histoire ou à peu près. Il pourrait se faire que les montagnes découvertes de l'autre côté de la Lune nous obligent à modifier cette manière de voir. Les autres noms donnés par les Russes sont les suivants : Mer de Moscou, — Cratère Constantin E. Tsiolkowsky (du nom d'un pionnier des fusées russes), — cratère Mikhail V. Lomonosov, poète et savant russe du XVIII[e] siècle, — cratère Joliot-Curie du nom du savant physicien français bien connu. — Enfin, une large étendue située au bord inférieur de la photographie a été dénommée Mer des Rêves.

Tout cela ne fait pas un grand nombre d'accidents topographiques. De notre côté, la Lune en montre une bien plus grande quantité. Il est probable qu'il y aura à compléter avec le temps cette première révélation de la face cachée de la Lune. Jusqu'à présent, disent les experts, les photos russes sont plutôt des *curiosités* que des *documents*.

IV

Anciens chrétiens au Japon

De la Lune, revenons à la terre, et interrogeons M. Michael Cooper, qui dans le *Month* de décembre 1959, nous parle de ce qu'il appelle « *Les Chrétiens crépusculaires du Japon* ». Il s'agit de ces chrétiens qui descendaient des convertis du temps de saint François Xavier et qui avaient survécu à la persécution qui sévit de 1638 au milieu du XIX[e] siècle.

Il y a, en effet, environ cent ans que le Commodore américain Perry réussit à forcer l'entrée de la barrière de bambous au Japon, bien plus rigoureuse alors que celle qui sépare la Chine communiste du monde. Le Japon avait déchaîné une persécution terrifiante, en 1638, et fermé tous ses ports. Quand il fut avéré qu'on pouvait y pénétrer de nouveau, ce furent les Missions étrangères de Paris qui eurent la magnifique tâche d'y prêcher l'Evangile. L'un des missionnaires, le P. Petitjean s'établit à Nagasaki. Les débuts de sa mission furent très durs. L'opposition japonaise restait sévère. Mais il fut stupéfait de recevoir des groupes de Japonais qui lui déclarèrent qu'ils pratiquaient la même religion que lui et que leurs ancêtres avaient embrassé la foi chrétienne trois siècles auparavant. Pour s'assurer qu'il s'agissait bien de leur foi, ils avaient coutume de poser trois questions au missionnaire : Vénérait-il sainte Marie ? — Reconnaissait-il le « grand Chef du royaume de Rome » ? — Pratiquait-il le célibat ? Et quand on avait répondu affirmativement à ces trois questions, leur joie était sans égale. Ils tombaient à genoux et pleuraient de bonheur.

Mais si beaucoup de ces « vieux chrétiens » entrèrent volontiers de nouveau dans l'Eglise, en acceptant les redressements qu'il y avait à accomplir dans leurs croyances et leurs pratiques déformées par le temps, un nombre assez considérable d'entre eux restèrent dans leurs habitudes antérieures sans adhérer aux chrétientés créées par les missionnaires. Avec le temps, on a découvert de nouveaux groupes de ceux qu'on appelle au Japon les « Vieux-Chrétiens ». Actuellement leur nombre est évalué à 30 ou 40.000. La majeure partie d'entre eux se trouve dans l'île Ikitsuki, sur la côte sud-ouest du Japon. Sur 10.000 habitants de cette île, il pourrait y avoir 9.000 « Vieux-Chrétiens ». Ce sont pour la plupart de pauvres gens assez arriérés, toujours épeurés par l'effet des persécutions et qui ont gardé l'habitude de cacher leurs croyances, bien que la liberté religieuse soit maintenant complète au Japon. Ces « Vieux-Chrétiens » sont répandus dans l'île Kyushu, la plus méridionale du Japon, et dans les alentours. Il est très difficile de savoir ce qu'ils croient, en raison du caractère peu communicatif qui les distingue et aussi parce qu'ils ne savent plus très bien eux-mêmes ce qu'est leur foi. Ils ont été généralement privés de prêtres depuis 1614, et le seul sacrement qu'ils gardent — un peu comme chez nous ceux de la « Petite Eglise » — est le baptême, administré par un ancien du village. Ils ont toutefois une grande dévotion à Notre-Dame, bien qu'il soit douteux qu'ils puissent dire son rôle dans la Rédemption, ni même qui elle était. Mais si les dogmes de la foi se sont enténébrés dans leurs traditions, ils ont gardé des pratiques de moindre importance que les dogmes. Leur religion est devenue un ensemble d'observances, avec des prières, des cérémonies, des objets de piété, dont souvent ils ne savent plus la signification réelle. Des médailles, des peintures religieuses, des manuscrits sont conservés par eux avec fidélité. Comme, au temps de la persécution, tout Japonais défunt devait être enseveli par un bonze ou moine bouddhiste, ces

chrétiens avaient la précaution de mettre une croix en papier dans la bouche du défunt, puis de fermer le cercueil et de ne faire venir le bonze qu'après cela, si bien qu'il se bornait à faire des gestes symboliques pour figurer le rite bouddhiste, de couper les cheveux du mort.

Ces « Vieux-Chrétiens » récitent des prières apprises par cœur, dans lesquelles on reconnaît la plupart du temps, très défigurées et presque méconnaissables, nos prières en latin : *Confiteor*, — *Salve Regina*, — Litanies de la Vierge, etc. Un observateur catholique récent a reconnu le *Miserere*, mais à peine discernable. Exemple : pour l'*Ave Maria*, on entend ceci dans leur bouche : « *Ave Maria, gurasu bena, do vesteko, beante suo* ». Ceux qui récitent ces prières n'en savent pas le sens mot à mot, mais bien la signification générale. Ils montrent, par exemple, des signes de repentance, en disant un acte de contrition dont ils ne comprennent pas les termes. Ils disent *tempensha* pour *pœnitentia* et *sakanabento* pour *sacramento*.

Ils ont le plus grand respect pour leur calendrier. Le Carême se nomme *Kuwarezima*, et Pâques, *Pasuka*. Les jours de la semaine sont *Domingo, secunda, tertia*, etc. Le dimanche est très bien observé. On ne peut pas travailler dans les champs ce jour-là, mais les pêcheurs peuvent aller en mer. On a soin de renouveler le calendrier quand le livre qui le contient donne des signes d'usure. Mais la plupart d'entre eux ne savent pas ce qu'il veut dire. Par exemple, au 21 décembre, ils voient S. Thomas, apôtre. On leur a demandé : qu'est-ce qu'un apôtre ? Le vieillard à qui la question était posée hésita et chercha longtemps puis finit par avouer qu'il n'en savait rien et il écouta avec grande attention l'explication qui lui fut donnée.

Le problème le plus grave, à notre point de vue, est celui de la validité de leur baptême. Dans la majorité des cas, la formule est si détériorée qu'il y a doute, et parfois certitude de nullité. Leurs formules ne sont pas partout les mêmes. En voici une : *Yoko to bachizu monomizu in nomune pachizu monomizu et suhiri et superitzu santsu. Amen.* On pense que le mot *monomizu* provient de *mizu* qui, en japonais signifie *eau*. Mais on se demande ce qu'il vient faire deux fois dans la formule. D'autres versions sont bien plus corrompues encore et sûrement invalides. Un « Vieux-Chrétien » avouait récemment que son père, étant à la mort, avait reçu le baptême d'un prêtre catholique et déclarait qu'il ferait de même.

Quand on essaie de se rendre compte des croyances de ces « Vieux - Chrétiens » on constate que certains traits du christianisme ont été retenus avec une pureté remarquable, tandis que d'autres sont mélangés de croyances bouddhistes, et même shintoïstes.

On se demande d'autre part pourquoi ces gens se refusent à adhérer pleinement au christianisme contemporain. Ils sont conscients d'être des catholiques et sont bien disposés pour l'Eglise. Un missionnaire rapporte qu'à la messe de minuit, son assistance est parfois doublée par la présence des « Vieux-Chrétiens » venus en bloc. Mais l'attachement à leurs vieilles traditions, la persistance de la méfiance créée par trois siècles de persécution sont plus fort que tout. Et puis, ils sont si pauvres, si ignorants, qu'ils ont peine à réaliser que leur religion, venant de saint François-Xavier est bien la nôtre. D'autre part, leurs anciens ont pris une telle position au sein de leurs groupes, qu'il leur répugne de s'effacer devant des prêtres étrangers au village. Ils savent que l'Eglise procéderait à un nettoyage complet de leurs croyances et de leurs pratiques et ils y restent attachés au point de se refuser à tout changement. Comme, d'autre part, le clergé au Japon est trop peu nombreux pour s'occuper d'eux autant qu'il serait désirable, on peut dire qu'ils sont abandonnés à eux-mêmes. Au diocèse de Nagasaki, dans lequel ils se trouvent en majorité, le nombre des catholiques a passé récemment de 58.000 à 75.949. Et il n'y a que 56 prêtres séculiers pour ce nombre. Ces prêtres sont bien trop occupés par le soin des fidèles et des catéchumènes pour pouvoir se concentrer sur la formation des « Vieux-Chrétiens ». On ne les oublie pas cependant. Le savant professeur Koya Tagita, de l'Université catholique de Nanzan à Nagoya, a consacré plus de 25 ans à étudier leur cas et c'est d'après lui qu'on en parle ici. Il a publié sur eux un ouvrage très estimé. Il serait bien désirable que les « Vieux-Chrétiens », au lieu d'être poussés par la pratique de la radio et par les influences de l'incroyance moderne, hors de leurs vieilles pratiques, puissent être gagnés à la vraie foi, qui est au fond la leur. Leur nombre accroîtrait celui des catholiques, au Japon, d'un sixième. Hélas ! jusqu'à présent, il n'y a qu'un Japonais catholique sur quatre cents : moins qu'il n'y en a en Chine !

V

Le général Trochu

Henri Salès, dans *Miroir de l'Histoire* de janvier 1960, a intitulé un article : *Soldat sans gloire, le général Trochu.*

Il était né en 1815, au Palais, à Belle-Isle-en-Mer. Sorti de St-Cyr avec le numéro 8, il fit ses premières armes en Algérie, en 1842. La Moricière qui l'avait sous ses ordres, lui avait confié une curieuse mission : il avait imaginé de vivre sur l'ennemi, en vidant les silos, et il lui fallait des meules portatives pour moudre le blé. Le lieutenant Trochu eut donc le commandement de 600 petits ânes d'Algérie, avec les âniers naturellement, et ces ânes transportaient les meules nourricières de la troupe. Il fit si bien son travail que Bugeaud le fit décorer et nommer capitaine, et le garda auprès de lui comme aide-de-camp.

Mais la Révolution de 48 éclate. Bugeaud fait campagne pour Louis-Napoléon, et il est nommé au commandement de l'armée des Alpes, mais il meurt du choléra en 1849. Trochu, lui, en qualité, comme il aimait à dire, de « Breton, chrétien et soldat », se tenait à l'écart de la politique. Mais l'aide de camp de Bugeaud avait de trop belles notes pour rester ignoré. Le Prince-Président en fit son aide-de-camp, croyant le séduire. A sa grande stupéfaction. Trochu refusa ce poste et devint aide-de-camp du général Neumayer, son beau-frère, comme lui rebelle à la politique.

Le coup d'Etat du 2 décembre les trouve en province. On sait que Saint-Arnaud avait accepté un poste de ministre de la Guerre, précisément pour faire le coup d'Etat. Et comme il estimait beaucoup Trochu, il lui offrit un poste de choix au ministère. Trochu ayant encore refusé, Saint-Arnaud se fâcha et lui donna l'ordre d'occuper le poste en question, auxiliaire de la direction du personnel. Trochu s'inclina, ayant reçu le titre de directeur - adjoint, mais il se cantonna dans son travail, en guettant l'occasion de retourner aux champs de bataille.

La campagne de Crimée la lui fournit. Il fut sérieusement blessé à la bataille de Malakoff, devant Sébastopol, et reçut le grade de général de brigade. La campagne d'Italie, en 1859, lui donna une nouvelle occasion de sortir de la bureaucratie des états-major. On le nomma général de division. Avec sa franchise brutale, il manifesta son mécontentement en face de l'impréparation des troupes dans cette campagne, en disant à Brady, aide-de camp de Napoléon III :

« On a pu voir une armée de sans-culottes descendre en Italie, sans souliers et sans chemises, mais ce qui ne s'était jamais vu encore, c'est une armée française marchant à l'ennemi sans cartouches et sans canons ! »

Plus catégorique encore Bourbaki avait dit :

« Je vous prie, mon cher Brady, de demander à l'empereur si son ministre de la Guerre est un traître ou s'il est tombé dans l'imbécillité. »

La campagne fut néanmoins brillante. Les batailles de Magenta et de Solférino furent des victoires. Les Autrichiens demandèrent l'armistice. Trochu resta ensuite dix ans au Comité d'état-major comme inspecteur général de l'infanterie. En 1867, il exposait ses idées, auxquelles on ne prenait pas assez garde, dans un livre intitulé *L'Armée française en 1867*. Et il écrivait à un ami, au sujet de cette brochure :

« C'est un cri d'angoisse venu trop tard, je le crains, pour éclairer des gens qui ne veulent pas voir, systématiquement. Nous irons jusqu'au bout dans cette voie douloureuse qui mène à la catastrophe. »

Son livre, loin d'être écouté, lui valut la disgrâce. La guerre de 1870 éclate. Tout de suite, ce sont les défaites que l'on sait. Le prince Napoléon pousse l'empereur à nommer Trochu gouverneur de Paris. Il accepte cette tâche, prend en mains l'approvisionnement de la capitale, équipe les fortifications avec des pièces de marine, ce qui était nouveau. Il veille en personne partout à l'exécution de ses ordres. Mais Sedan est le signal de la chute de l'Empire. La République est proclamée le 4 septembre. Trochu est si estimé, que le gouvernement provisoire le nomme Président du Conseil, sans lui enlever son titre de gouverneur de Paris. Pratiquement, il a les pleins pouvoirs. Au prix d'un travail acharné de 18 heures par jour, il rend la ville imprenable, met sur pied 60.000 hommes de ligne, 100.000 mobiles, 350.000 gardes nationaux, convertit en fonderie de canons les ateliers de réparation du chemin de fer, en usine de fusils une usine de machines à coudres. Bref, il improvise toute la défense avec une activité incroyable. Mais à partir du 19 septembre, Paris est investi complètement. Il n'y avait de pain que pour 46 jours. Les Parisiens, fiers de leur armée, s'imaginaient qu'ils allaient sans peine refouler l'ennemi et le reconduire à Berlin. Trochu, homme du métier, savait qu'il n'en était rien, mais il se gardait d'amoindrir le moral des troupes et des habitants.

Le 7 octobre, Gambetta partait en ballon, pour la province, en promettant de revenir avec une armée, pour délivrer Paris. Pendant ce temps, Trochu et Ducrot préparaient une sortie en direction de Rouen - Le Havre, pour ravitailler la capitale. Quand tout fut prêt on réussit à avertir Gambetta des plans établis, en lui demandant son concours. Mais Gambetta répondit en réclamant, au contraire, le concours de la garnison de Paris, pour le soutenir dans sa lutte pour Orléans. Contenant sa colère, Trochu modifia ses plans, et ce fut la bataille de Champigny. Comptant sur une avance de l'armée de la Loire, Trochu voyait déjà les Prussiens pris entre deux feux. Mais de Moltke prit la peine — ironiquement sans doute — de l'informer de la défaite de notre armée de la Loire près d'Orléans. Les hâbleries de Gambetta dénaturaient la situation. Il fallut se replier sur Paris.

La famine commença à se faire sentir. Le pain — et quel pain ! — rationné à 300 gr. par jour, ni fromages, ni conserves, ni pommes de terre. Le 21 décembre, Trochu tentait une nouvelle percée vers le nord, pour tâcher de rejoindre Faidherbe. Mais avec des troupes épuisées, avec un hiver redoutable, avec des menaces d'encerclement qui auraient été fatales, Trochu dut de nouveau se replier. La populace déçue l'accusa d'impéritie. Son prestige fut détruit. Il reçut de Gambetta des télégrammes injurieux où il le sommait de venir à son secours ! C'était sa façon à lui de travailler à la délivrance de Paris. L'opinion publique réclamait toujours la « percée ». Ce fut donc la bataille de Buzenval, dans la direction de Versailles. Trochu y fit des prodiges de valeur personnelle, allant jusqu'à entraîner lui-même un régiment à l'assaut. Mais l'entreprise était impossible. La mort dans l'âme, il dut ordonner la retraite. Comme il avait déclaré qu'il ne se rendrait jamais, il décida de démissionner, ou plutôt d'exiger qu'on le révoquât, pour laisser la place à un autre qui pourrait négocier la reddition de la ville. Non sans peine, on trouva un général qui se sacrifia : Vinoy. Dans la nuit du 21 au 22 janvier, Vinoy eut à mater une révolte de la Commune, comme avait fait Trochu, le 31 octobre précédent. Finalement, les assiégés tirent leur dernier coup de canon le 27 janvier. L'armistice, négocié par Jules Favre entre en activité le 28 janvier 1871.

Trochu annonça alors qu'il voulait rentrer dans la vie privée, mais à sa grande stupéfaction, il fut élu par dix départements. A l'Assemblée nationale, il vota pour les préliminaires de paix, sachant bien que la poursuite de la guerre était impossible. En 1873, à 57 ans, il demanda le bénéfice de la retraite, se démit de son mandat de député et se retira à Tours, pour y vivre dans une volontaire obscurité, en se dévouant à l'éducation des enfants de son frère aîné. Dans son testament, il avait écrit

ces lignes, au sujet de ses funérailles :

« Il n'y aura ni cérémonie militaire, ni cordons, ni discours, ni couronnes, ni lettres d'invitation, ni lettre de deuil... »

Il s'éteignit en 1896, à 81 ans, dans la nuit du 6 au 7 octobre. Mais ce fut... à Gambetta que l'on éleva un monument, alors que tout ce qui avait été fait pour la défense de Paris était venu de lui seul !...

VI

Le scandale de la Vérité

Quid est veritas ? Ce triste mot de Pilate serait-il devenu le mot-clé de notre siècle ? C'est ce que nous fait redouter le P. Jean Daniélou dans un vigoureux article des *Etudes* de janvier, sous le titre *Le scandale de la Vérité*.

De tout temps, parmi les hommes, la vérité fut gênante pour un grand nombre. Elle est, sous nos yeux, l'objet de la haine des uns et du dédain des autres. Chose plus grave, le sens de la vérité semble être blessé jusque chez ceux qui la professent !

« Dès qu'on parle de vérité, quelque chose se crispe chez beaucoup d'hommes, on sent en eux une réaction de défense. »

Dire qu'on croit à la vérité donne l'impression d'une intolérance, d'un dogmatisme dangereux. D'où vient cet état d'esprit ?

En premier lieu, pense le P. D., de l'évolution de l'esprit scientifique. Cette évolution a produit une crise de la métaphysique. Il semble qu'il ne puisse plus y avoir de certitude en dehors des constatations dites scientifiques. C'est ce qui constitue pour beaucoup d'esprits un obstacle à la foi. On ne voudra plus voir dans les vérités qui ne procèdent pas des observations scientifiques, que des données intéressant le sentiment et qu'on respecte comme telles, tout en les regardant comme subjectives, arbitraires et non-contraignantes.

Le plus étrange dans cette mentalité de notre temps, c'est que l'on sait que la science elle-même est faite d'hypothèses changeantes, qui se détruisent les unes les autres ou, du moins, sont sans cesse remises en question par la découverte de faits nouveaux et destinées à être complétées, triturées, truffées, adaptées au fur et à mesure que la découverte progresse. Ainsi tout glisse, tout marche, tout change. Il n'y a plus rien de fixe, rien de précis, de sûr et de définitif. « La notion d'approximation se substitue à celle de certitude et le sens de la recherche à celui de la vérité. »

Une seconde source de la crise de la vérité est « la dévaluation de la parole ». On en a fait un tel abus qu'elle suscite la méfiance. Les propagandes ont détruit l'autorité des affirmations officielles. Il est admis, en histoire, qu'il faut être en garde en face de tout ce qui est document officiel. Les idéologies et les grands mots ont fait leur temps. La vie politique, on le sait désormais, est le domaine du contingent et du relatif et il faut la tenir à l'écart de l'absolu.

Mais le danger est justement qu'à travers tant de discussions, de controverses, de doutes, d'affirmations contradictoires, la notion même d'absolu disparaisse. Comme le fait remarquer très justement le P. D., « beaucoup de mensonges ne font pas qu'il n'y ait pas de vérité. »

Une troisième source de la crise de la vérité est la substitution de la notion de sincérité à celle de vérité. Il semble que l'adhésion à la vérité importe peu, pourvu que, dans ce qu'on admet et propage, en soit sincère. La sincérité est tout, la vérité tend à n'être rien, puisque les sincérités sont si diverses et si opposées les unes aux autres.

« Mais la sincérité avec laquelle elle est vécue n'est aucunement un argument pour une cause. Les pires causes ont connu des fanatiques dont rien ne nous permet de suspecter la sincérité. On peut respecter un homme et détester les idées qu'il représente. Ce n'est pas parce qu'il y a des communistes sincères que le communisme est justifié. Or, c'est trop souvent ce qu'on rencontre aujourd'hui. »

Et cependant, cette sorte de religion de la sincérité est actuellement très répandue. On fonde sur elle des éthiques nouvelles. Le P. D., nomme parmi les auteurs contemporains qui propagent cette religion, Malraux, Montherlant, Sartre et aussi cet écrivain dont la mort tragique a suscité, au début de 1960, une assez vive émotion, Albert Camus, celui dont on a dit qu'il voulait être « saint sans Dieu » et qu'il fallait voir en lui un « mystique sans la foi ». C'était déjà l'éthique gidienne et l'on sait que cette éthique avait des aspects particulièrement répugnants.

Mais ce qu'on dit de l'éthique se retrouve dans le domaine religieux. Pour beaucoup, peu importe ce qu'on croit, pourvu qu'on le croie sincèrement. Soyez bouddhiste, musulman ou chrétien ! Cela se vaut ! Et nous admettons certes la valeur de la bonne foi, mais la bonne foi ne détruit pas la foi.

Enfin, un dernier trait du monde moderne est la substitution de la notion d'efficacité à celle de la vérité. Un chrétien admet volontiers que la foi doit être efficace, que les actes doivent suivre les croyances, que la vérité a pour but de transformer les âmes. Ce fut l'efficacité du christianisme, dans les origines, qui fut, pour beaucoup, la preuve palpable de son origine divine. Les mauvais exemples donnés par les chrétiens sont la pire objection qui puisse s'élever contre la foi chrétienne.

Cependant, tout cela ne devrait pas altérer en nous la notion de vérité en soi. Depuis nos origines, qui sont bibliques, nous faisons profession de croire à la vérité, en tant qu'elle est adhésion au réel. Pour la Bible, le grand Réel, c'est Dieu. L'erreur la plus grave qu'on puisse commettre est d'attribuer la réalité au monde et à l'homme, en la refusant à Dieu. La première démarche de l'intelligence authentique est de « connaître la réalité telle qu'elle est ».

« C'est pourquoi, pour la Bible, être intelligent, c'est reconnaître la souveraine réalité de Dieu. Et c'est « l'insensé qui dit en son cœur : il n'y a pas de Dieu » (Ps., *92*, 7). Ceci constitue un renversement radical par rapport à ce que l'homme moderne appelle intelligence. Un grand intellectuel peut être alors parfaitement stupide et une pauvre femme sans culture qui prie dans une église est infiniment plus « intelligente » que lui.

Notre manque d'intelligence contemporain éclate d'autre part dans l'échelle des valeurs qui se dresse devant nos yeux : les hommes attachent une

importance énorme à des fantômes : argent, plaisir, gloire, et n'en attachent aucune à ce qui est toute sainteté, toute perfection, tout amour : Dieu. Le péché radical de notre époque est dans cette subversion. Nous sommes dans le règne du « mensonge », et c'est cela qui fait que la vérité fait scandale parmi nous. Nous n'avons plus de vrais « philosophes » parce que nous sommes victimes du grand illusionniste, celui que Jésus-Christ, en saint Jean, appelait le « père du mensonge » : Satan. Toute l'histoire humaine et particulièrement celle de notre siècle est dominée par la lutte entre « le père du mensonge » et celui qui est « la Voie, la Vérité et la Vie ».

Cela n'est pas neuf, puisque cela remonte a Adam et Eve. Mais il est triste de constater à quel point notre génération est en proie à Satan. Le refus de Dieu c'est le triomphe de Satan. Le refus de Dieu, c'est sans doute la glorification de l'homme, mais cette glorification conduit tout droit à la constatation d'un Sartre ou d'un Camus, qui est celle de l'absurdité de l'univers. Il y a dans le monde moderne un « goût du malheur ».

« Le destin implacable permet d'accuser Dieu et de justifier la révolte. C'est pourquoi pour Sartre et pour Malraux, pour Montherlant et pour Camus, il faut que le destin soit implacable et que le monde soit absurde. Alors, ma liberté brille comme une brève fulguration dans le néant infini. De même accepter la vérité, reconnaître ce qui est, est déjà dire oui à Dieu. C'est pourquoi l'esprit qui veut ne se tenir que de soi, se complaît dans le mensonge qui est la seule chose que l'on ne tienne que de soi. « Ceci du moins est bien à moi », disait Rivière du péché. »

Il est clair que nous sommes dans un monde « luciférien » et qu'il était permis à celui qui trace ces lignes d'écrire un livre sur la « Présence de Satan dans le monde moderne ».

L'article du P. Daniélou développe ensuite le côté tragique d'un temps — le nôtre — où les savants, les économistes, les hommes aux prises avec les réalités de la vie se tournent vers les « maîtres à penser », c'est-à-dire les « philosophes », pour leur demander les « bases valables d'un ordre humain ». Or, les « maîtres à penser » contemporains ne savent pas répondre à ce besoin, à cette attente, et donner aux hommes une « raison de vivre ». C'est bien ce que Benda appelait « la trahison des clercs ».

« Il y a en ce moment, conclut l'article, un divorce entre le renouveau du sens de la vérité chez des hommes qui ne sont pas des intellectuels ou tout au moins qui ne sont pas des philosophes, et une crise permanente du sens de la vérité chez nombre d'intellectuels et en particulier de philosophes. Or, ce divorce est une chose grave, car s'ils ne trouvent pas cette vérité qu'ils cherchent chez ceux qui ont mission de la leur donner, les hommes la demanderont à des dogmatismes parfois sommaires et qui confondent souvent vérité et idéologie... »

« Le problème finalement est celui d'une réconciliation de l'intelligence et de la vérité. »

VII

Carlo Amirante

Dans une précédente causerie, j'ai parlé un peu trop brièvement sans doute de Mgr Carlo Amirante, dont la cause de béatification est en cours et qui avait dans sa jeunesse participé à la prise de Rome par les Piémontais. Avec l'*Osservatore della Domenica* du 6 décembre 1959, selon un article intitulé « *De la brèche de la Porta Pia aux autels* » et sous la signature de P. G. Colombi, je voudrais y revenir avec un peu plus de détail.

Carlo Amirante était né à Soverato, dans l'ancien royaume de Naples, le 3 septembre 1852. Son père était préfet de Salerne. Il fut élevé dans la foi catholique la plus intense, passa au Collège militaire de Naples, puis à celui de Turin, dont il sortit sous-lieutenant d'artillerie. Au siège de Rome, le 20 septembre 1870, il fut blessé grièvement et soigné à la villa Torlonia, transformée en hôpital militaire. Edmond de Amicis, « envoyé spécial », l'y rencontra et nota son nom, sans se douter de ce qu'il allait devenir plus tard.

A peine le jeune officier entrait-il en convalescence qu'il demandait une audience à Pie IX, pour lui dire son regret d'avoir pris part à la bataille contre Rome et implorer son pardon. Sa lettre au pape était émouvante et racontait sa jeunesse. Pie IX le reçut avec bonté, lui pardonna et le bénit. Ce fut pour Carlo Amirante le commencement d'une vie nouvelle. A Naples, il se présenta à son archevêque, le cardinal Riario Sforza, et lui déclara : « Eminence, j'ai décidé de me faire prêtre ! » Surpris par la parole de ce jeune officier encore en tenue militaire, le cardinal l'encouragea cependant et le confia à deux prêtres pour ses études théologiques. En 1877, à 25 ans, il démissionnait de l'armée et recevait l'ordination sacerdotale. Tout de suite, il se distingua par son esprit d'oraison, de mortification et de zèle pour les âmes. Les archevêques successifs de Naples lui confièrent des ministères de plus en plus importants. En 1883, il prêta secours à la population de Casamicciola, éprouvée par un tremblement de terre. Pendant la peste de 1884, à Naples, il se montra infatigable, de jour et de nuit, dans le domaine spirituel comme dans le temporel. Nommé curé, il étendit son assistance à toutes les cliniques et hôpitaux de son secteur, ce qui n'allait pas sans difficultés en un temps où le corps médical était presque partout composé de francs-maçons incroyants et anticléricaux. Le professeur d'Antona, en particulier, avait décrété que le prêtre ne serait admis qu'en cas d'extrême urgence et, dans ces cas, il « oubliait » régulièrement d'avertir le curé. Mais celui-ci comme s'il était averti mystérieusement trouvait moyen d'être là quand même et il fit si bien que d'Antona en personne finit par se convertir à son tour.

Dès cette époque, Amirante avait des dons surnaturels analogues à ceux de notre curé d'Ars. Il lui est arrivé de prophétiser l'avenir. Une maison mal famée, dont il avait averti le propriétaire, s'écroula trois fois, selon ce qu'il avait prédit, parce que ledit propriétaire se montrait récalcitrant, mais sans causer de victimes. Finalement, on dut renoncer à la reconstruire.

Les âmes qui se présentaient à lui se sentaient comme percées à jour. Il lui arrivait de dire à un pénitent, comme le Curé d'Ars : « Avant de vous absoudre, je voudrais que vous me parliez de ceci

et de cela... » Et il indiquait un péché non avoué !

Par dévotion envers la Vierge, il voulut faire partie du Tiers-Ordre des Servites. Et à son lit de mort, le 20 janvier 1934, il eut une vision de la Madone et des Sept Fondateurs des Servites qui l'invitaient à les rejoindre au ciel. Après sa mort, les fidèles continuèrent de l'entourer de leur admiration et de leur confiance. Nombreux sont ceux qui assurent avoir reçu des grâces par son intercession. Sur le désir des fidèles, son corps fut transféré du cimetière civil de Naples, le 23 juillet 1954, à l'église de San Pietro à Maiella, desservie par les Servites. Le procès canonique informatif fut commencé à Naples le 20 décembre 1954. Et le 8 décembre 1956, les pièces en ont été déposées auprès de la Congrégation des Rites. Combien de temps demandera le procès proprement dit ? On ne peut le dire, mais il est en marche et tous ceux qui en connaissent le contenu sont édifiés par les vertus de Carlo Amirante, qui sera peut-être un jour celui qui alla « de la Brèche de la Porta Pia aux Autels ».

VIII

La plus grande église des U. S. A.

Le 26 novembre dernier, les catholiques américains ont célébré, avec grande solennité, la consécration d'une église dédiée à l'Immaculée-Conception de la Vierge et qui est la plus grande de tous les U.S.A. Elle se trouve à Washington. La revue illustrée *Orizzonti* nous en parle avec enthousiasme dans son n° du 6 décembre 1959 et l'*Osservatore della Domenica* l'avait précédée dans son n° du 29 novembre. Dans *Orizzonti* (article signé Lamberto Schiatti), les titres sont fastueux : « *Construit en 40 ans, comme le Temple de Salomon, le Sanctuaire gratte-ciel de l'Immaculée-Conception* ». A l'origine se place une démarche des prélats américains auprès du pape saint Pie X, en 1914. Le cardinal Gibbons et Mgr Shahan lui présentaient les plans du grand édifice en l'honneur de la Vierge, qu'ils méditaient de construire. C'était peu avant la mort du grand pape. Il fut ravi du projet, approuva les plans et voulut être le premier à souscrire pour la dépense.

— « Ce sera, déclara-t-il, une merveilleuse construction, chef-d'œuvre d'art et de foi, qui entraînera les âmes vers les cimes et allumera la soif de la Sagesse céleste. »

La première idée en était venue à Mgr Shahan, recteur de l'Université catholique de Washington, deux ans auparavant. On voulait en faire comme un centre de ralliement du catholicisme aux U.S.A. La guerre en interrompit l'exécution. Ce ne fut que le 23 septembre 1919, que le cardinal Gibbons put en poser la première pierre. En 1931 était terminée l'immense crypte souterraine. L'architecte en fut Eugène Kennedy. Il rejeta l'emploi des matériaux contemporains, à base de métal : « Nous voulons construire pour que cela dure toujours, dit-il. Le métal à un moment donné pourrait céder. La pierre ne cédera pas. » Et il décida de construire comme au Moyen Age on faisait des grandes cathédrales. Le style adopté est ce qu'on nomme le romano-byzantin. La décoration intérieure est extrêmement riche.

Quelles sont donc les dimensions d'un monument qu'on nous dit l'un des plus vastes du monde ? [2] La longueur serait d'après *Orrizonti* de 155 m., la largeur de 52 et la hauteur de 30, avec une coupole qui dépasse 80, et un campanile latéral s'élevant à 110 mètres. Ces chiffres, dans l'*Osservatore* étaient les suivants : longueur 139,53, c'est-à-dire plus que le Dôme de Milan, St-Paul-hors-les-Murs de Rome et Sainte-Sophie ; — largeur 72,96, et ici, il est probable qu'il faut lire 52,96, — hauteur du campanile, 100,016, — de la coupole, 72,65. Sans doute nos lecteurs américains pourront donner des mesures plus exactes que celles-ci !

L'église par ailleurs a 30 chapelles, dont 15 consacrées aux mystères du Rosaire. Dans l'intérieur où 3.000 personnes assises peuvent trouver place, on a disposé 7 stations de prise pour la télévision et 18 appareils de transmission sonores. Le grand orgue, situé au-dessus de l'entrée principale, mais qu'on peut mettre en jeu de deux endroits différents, compte 10.000 tuyaux.

IX

La grande Muraille de Chine

Il paraît que si l'on était dans la Lune on pourrait voir à l'œil nu, comme un immense serpent, analogue aux fameux « canaux de Mars », la *Grande Muraille de Chine*. C'est René Poirier qui nous en parle dans *Historia*, n° 158. Ici aussi nous sommes en face de chiffres un peu discordants. Les Chinois la nomment « le Grand mur des 10.000 lis », or, le *li* est une mesure qui varie entre 445 et 578 mètres. Nous aurions donc une longueur située entre 4.450 et 5.780 km. Dans la *Géographie universelle* de Reclus et dans le *Grand Larousse*, on trouve les chiffres de 3.000 à 3.300 km. Enfin, le voyageur américain, Geil, qui la parcourut de bout en bout au début de ce siècle et publia un livre à ce sujet, estimait qu'il avait parcouru 3.600 km. C'est cette dernière longueur qu'adopte René Poirier. Elle est la distance de Léningrad à Lisbonne.

L'initiateur de cette construction gigantesque fut le premier empereur de Chine, nommé *T'sin che Houang-Ti*, qui vivait 200 ans avant J.-C. Son biographe le plus ancien fait de lui ce portrait peu flatteur, mais probablement ressemblant :

« Le nez retroussé, les yeux fendus, la poitrine bombée, la voix du loup, le cœur du tigre, retors, mesquin et dépravé. »

Il fut tout à la fois, nous précise-t-on : Néron, César, Tibère, Louis XI, Henri VIII, Richelieu, le Roi-Soleil et Napoléon, ce qui est beaucoup ! Il eut tellement de concubines, qu'il lui fallut 36 ans pour pouvoir passer une nuit avec chacune d'elles! C'est en cela qu'il aurait été Henri VIII. On le regrette pour ce dernier. Il fut Tibère par le nombre des personnes qu'il fit exécuter dans des raffinements de cruauté : plus de 1.400.000 !

Il régna sur la Chine de 247 à 210 av. J.-C. et lui donna son nom *T'sin*, en fondant l'Empire qui ne s'est effondré qu'en 1912, pour faire place à la

[2] Il est curieux de constater que les chiffres ne concordent pas entre *Orizzonti* et l'*Osservatore della Domenica*, dont l'article est signé P. G. Colombi.

République de Sun-Yat-Sen. Le nom de ce fondateur de dynastie, que nous avons donné plus haut signifie simplement : *Empereur absolu de la dynastie T'sin.*

Mais son empire était menacé au nord par les Huns, les mêmes qui viendront chez nous, sous Attila, 6 siècles plus tard. Les Huns étaient des nomades, hardis cavaliers, dédaigneux de la culture et qui razziaient régulièrement les récoltes des paisibles Chinois. Avant T'sin, les féodaux qu'il devait soumettre à son autorité, avaient déjà, plus ou moins bien, fermé leurs domaines par des fortifications contre les invasions des Huns. Ce fut T'sin, après la soumission des féodaux, qui envisagea la réunion de ces ébauches de fortins et de murailles. Il commença par réunir une armée de 300.000 hommes, qui refoula les Huns assez loin vers le nord pour être à l'abri un certain temps. Puis il voulut faire œuvre définitive en dressant la Grande Muraille contre leurs invasions ultérieures. Ce fut le général Moung-Tien, le « Victorieux des Tartares », c'est-à-dire des Huns, qui fut chargé de la construction. L'empereur se montra implacable, dans sa volonté d'aboutir. On assure que plus de 400.000 travailleurs périrent dans l'entreprise. Mais, en somme, on n'en sait rien et il faut répartir les pertes d'hommes sur de nombreuses années, car T'sin mourut avant l'achèvement de la Grande Muraille qui fut continuée après lui et bien des fois retouchée et retapée, dans la suite des siècles, ce qui semble démontrer qu'on la croyait efficace. Il y avait naturellement de loin en loin, le long de la Muraille, des villes fortifiées avec des garnisons plus importantes.

Dans son état actuel, bien délabrée certes, la Grande Muraille n'a pas de parties remontant plus haut que le v^e^ siècle de notre ère, donc 700 ans après T'sin. Les plus belles portions architecturales, surtout dans la région de Pékin, la mieux protégée, datent tout au plus de la dynastie Ming (1368-1644).

On peut distinguer trois régions dans le tracé de cette Muraille : le *désert*, très à l'ouest, avec de faibles terrassements en ruines ; — le *limon*, dans la grande boucle du fleuve Jaune, à travers le plateau des Ordos, — la *montagne*, entre le fleuve Jaune et Pékin, la partie la mieux conservée.

Dans l'ensemble, la Grande Muraille était partout construite sur le même plan : en gros : deux énormes murs de 7 à 8 mètres de hauteur, parallèles et dont l'intervalle était rempli de glaise et d'argile, sur une épaisseur de 5 mètres, le tout formant une chaussée. Les murs de part et d'autre, ou d'un seul côté parfois, étaient percés de créneaux pour faciliter la défense. On distinguait pour la garde de cet immense rempart : 1° des *tours de guet*, pour observer les mouvements de l'ennemi de loin ; 2° des *tours-garnisons*, ayant jusqu'à 20 mètres de long et servant d'abri aux soldats. L'importance des garnisons variait de 100 à 200 hommes. Des auteurs ont soutenu qu'il y eut en tout jusqu'à 3 millions d'hommes. Il semble que ces hommes, comme dans les garnisons de frontières dans l'empire romain, aient été à la fois laboureurs et soldats. En temps ordinaire, ils vaquaient à leurs travaux agricoles, tirant de là leur ravitaillement, et à la moindre alerte, quittaient leurs terres et leurs habits civils, puis revêtaient les armements de l'époque.

Dans l'histoire de la Grande Muraille, l'un des faits les plus marquants fut l'invasion de Gengis-Khan, de 1211 à 1213. Le célèbre chef commença par piétiner durant deux ans devant la Grande Muraille. Mais il s'entêta et finit par la franchir à Ning-Hia, dans la partie la plus lointaine, — le désert, — puis marcha sur Pékin, qu'il enleva. Ayant renversé la dynastie régnante, il y établit celle de ses descendants, les gengiskhanides, qui furent continués par la dynastie Ming. Le troisième empereur Ming (1403-1424) restaura magnifiquement la Grande Muraille et, pour la première fois, la munit d'artillerie. Les canons de fer ou de laiton, installés dans les meurtrières des fortins, étaient montés sur des trépieds ou affûts roulants. Les soldats étaient en admiration devant ces nouveaux engins militaires et les appelaient « Armes de Dieu », ou « Grands Généraux », « Tonnerre volant », « Tueurs de Chevaux », etc.

Durant toute la dynastie des Ming, la Grande Muraille fut bien entretenue et renforcée. L'empereur Wen-Li (1573-1620) porta à son apogée tout ce système défensif. C'est pour cela que, dans le populaire, la Grande Muraille fut appelée « le Mur de Wen-Li ». Les Mandchous mirent 20 ans à forcer ce rempart, en 1644, et la dynastie mandchoue qui dura jusqu'à la République, en 1912, entretint soigneusement cette ligne traditionnelle. De nos jours, la Grande Muraille n'est plus qu'un grand souvenir national, inspirant le respect à tous. En la franchissant, il est d'usage de jeter un caillou contre les remparts. Si le caillou rebondit, le voyage sera bon. S'il retombe inerte, il sera mauvais !

X

Rajeunir

Il paraît que les hommes de notre temps se préoccupent beaucoup de ce problème : comment rajeunir ? Comment arrêter les progrès inéluctables du vieillissement ? On a, en ces dernières années, inventé ou tout simplement vanté un grand nombre de sérums, greffes, hormones, sulfamides, antibiotiques, extraits d'embryon, etc., qui auraient la propriété de vaincre la vieillesse. En ce moment, ce serait le *Débénal*, un remède venant d'Allemagne qui tient la vedette. Louis Caro nous dit dans *Science et Vie* (janvier 1960), ce qu'il faut retenir de ces recherches, sous le titre *Rajeunir* et le sous-titre : « *Les gérontologues font le point sur les drogues-miracle* ».

Et d'abord : est-il vrai qu'on vieillit et comment ?

Que la vieillesse soit une réalité, nul n'en doute. Et il importe de se rappeler que « nous vieillissons de partout à la fois, mais d'une manière inégale ». On a dit souvent qu'on « a l'âge de ses artères ». Oui, mais on peut dire aussi bien qu'on a l'âge de son cœur, de son cerveau, de son foie, de ses reins, de ses poumons, etc.

Précisons : Vieillir, c'est perdre 7,5 litres d'eau par déshydratation des tissus, — voir réduire son foie d'un bon tiers, de 1.500 à 1.000 ou même

850 grammes, — assister à la disparition du tissu cellulo-graisseux et de quantité d'éléments glandulaires de ses mains, qui se *parcheminent*, — à l'affaissement des vertèbres (on se voûte), — relâchement des muscles abdominaux, — atrophie du tissu cérébral, — épaississement des méninges, — durcissement des artères, — affaissement du cœur qui tend vers l'horizontale. — En somme la décadence. Tantôt rapide, tantôt plus lente, selon les individus, le régime, les habitudes, le moral, etc.

Le vieillissement, si l'on veut être exact, commence dès l'enfance. C'est même une vérité de Lapalisse. Mais il devient sensible à partir de la cinquantaine surtout.

« Le vieillissement pourrait se traduire par un investissement implacable, une asphyxie progressive des milliers de milliards de cellules qui composent notre corps et dont les plus importantes, les cellules nobles, cardiaques, nerveuses, musculaires, ...assurent le bon fonctionnement de la machine. »

Et c'est justement parce que le vieillissement est un fait général dans l'organisme qu'il n'y a pas de remède contre lui. Si on soigne un côté, c'est l'autre qui « flanche ».

Un excellent médecin me disait un jour que ses maîtres lui avaient appris ceci : « Ne donnez pas de remède à un vieillard, mais demandez-lui comment il a fait pour arriver à son grand âge, en le priant de continuer. » Il y a du vrai dans cette boutade. C'est le mode de vie qui est ici l'agent prédominant.

Passons toutefois en revue rapidement les remèdes préconisés ces derniers temps :

— 1° *Le traitement à la novocaïne.* La doctoresse roumaine Anna Aslan en dit merveille. En France, les essais sont restés nettement en deçà de ce qu'elle dit. On peut admettre que la novocaïne agit sur les cellules du cerveau et les glandes, qu'elle ralentit la perte de la mémoire, mais elle ne guérit pas, elle ne rajeunit pas réellement.

— 2° *Le traitement aux hormones sexuelles.* C'est en somme de l'opothérapie. Il n'y a aucun doute sur son efficacité. Mais l'influence bénéfique du traitement ne dure pas.

— 3° *Le traitement au Débénal.* C'est la dernière trouvaille, faite par la société allemande Bayer. Au départ, il y avait une thérapeutique aux sulfamides, imaginée par le Dr Domagk, prix Nobel. Mais si les résultats obtenus sur les rats sont frappants, il n'en est pas encore de même pour les humains. On admet que les remèdes « psychologiques » obtiennent toujours au moins 30 % de guérisons. Cela veut dire que n'importe quel remède bien lancé peut guérir... par simple persuasion. Il faut donc attendre d'avoir constaté plus de 30 % de guérisons, pour être sûr que c'est bien le remède qui agit !

En définitive, pas d'espoirs excessifs! La moyenne de la vie humaine ne cesse d'augmenter, par l'effet d'une meilleure hygiène, de recours plus intelligents et plus opportuns aux médications utiles dans les crises de maladie. Mais si l'on connaît des remèdes « coups de fouet » permettant de traverser une période difficile et d'obtenir des délais de survie, nous ne connaissons pas encore de remède contre la vieillesse : ni les greffes-Voronoff, ni les implants-Niehans (dont bénéficia le pape Pie XII), ni les sérums Bogomoletz, ni les produits-chimiques Bayer, ni les extraits embryonnaires, ni les traitements complexes aux polyhormones, ne peuvent arrêter durablement le cours de la sénescence.

Observons toutefois quelques points : 1° obésité et longévité vont rarement ensemble. Toute surcharge graisseuse provoque usure de l'organisme, du cœur en particulier. L'embonpoint est responsable le plus souvent de ces déficiences qu'on appelle : goutte, artériosclérose, diabète, etc. Et les cures d' « amaigrissement », si elles sont faites sans les précautions nécessaires, sont un remède pire que le mal.

2° Tous les gérontologues s'accordent à recommander de conserver une certaine activité. Avoir *quelque chose* à faire, cela raccroche à la vie. Etre désœuvré est malsain. L'oisiveté encrasse et l'ennui tue ! S'intéresser, c'est survivre !

Pas de soucis, surtout ! Le docteur Destrem, grand spécialiste de la question à Bordeaux a cette formule : « On n'a jamais vu d'anxieux monagénaire ! »

En un sens, la perte de la mémoire, chez certains vieillards pourrait bien être une défense de la nature. Nous connaissons un cas frappant où la perte de la mémoire a signifié la « perte des soucis » et le rétablissement de l'état général. Mais c'est un remède qu'on ne saurait préconiser. Chose curieuse, on a remarqué que les religieuses ont, en moyenne, 4 ans d'espérance de vie supplémentaires, par rapport aux personnes du monde. Cela suggère que l'influence de la foi, de la confiance, de la paix intérieure, est considérable et ce sont là des remèdes à la portée de tout le monde, mais qui agissent d'autant plus efficacement qu'on y pense moins et qu'on est plus enclin à dire avec saint Jean de la Croix :

« *Romps la toile de cette douce rencontre* » !

Ou encore du même :

« *Quand vous tuez, c'est pour changer la mort en vie.* »

XI

Le krach de l'uranium

Nous pouvions nous imaginer que les détecteurs d'uranium faisaient nécessairement fortune et cela a été vrai quelque temps, mais il paraît que ce n'est plus vrai. C'est Georges Lacoste qui nous le dit dans *Sciences et Avenir* de janvier 1960, sous le titre : *Le Krach de l'Uranium.*

L'auteur de notre article a posé à une dizaine de personnes la question suivante : quel est selon vous le prix d'un kilo d'uranium ? Pour fixer les idées on ajoutait : le prix d'un kilo d'or est d'environ 500.000 francs (anciens).

Neuf personnes sur dix estimèrent que l'uranium valait plus que l'or et situèrent son prix entre 1 et 50 millions ! Or, on était loin de compte. Le prix de ce métal atteint tout juste 12 dollars, soit 60 nouveaux francs et 6.000 anciens. Dans les meilleures années, il n'a pas dépassé 20.000 et actuellement il est en baisse. L'uranium est moins cher que l'argent. Ce n'est pas un métal précieux à proprement parler, parce qu'il est beaucoup trop

répandu pour cela. Il est toutefois de 10 à 20 fois plus cher que le cuivre ou le nickel.

Pour qu'une mine d'uranium soit rentable, il faut qu'elle renferme en minerai plusieurs kilos d'uranium par tonne, alors que les mines d'or africaines renferment rarement plus de 10 grammes d'or par tonne. Des minerais d'uranium renfermant plusieurs dizaines et même centaines de grammes à la tonne sont fréquents et il y en a des montagnes entières. Il ne se passe pas de mois sans qu'on en découvre et on ne songe même pas à exploiter de telles mines, faute de demande. Les valeurs d'uranium qui ont fait au début des montées en flèche ne trouvent plus d'acquéreur. Il y a donc, pour les boursiers, un *krach de l'uranium*.

Mais ce n'est pas seulement l'abondance de l'uranium qui explique cette baisse de ce métal. Une autre raisons non moins grave est le ralentissement de l'utilisation. On avait cru que l'énergie nucléaire allait se propager d'une manière foudroyante. On parlait de l'épuisement rapide du charbon et aussi de l'utilisation élargie du charbon, non pour le chauffage, mais pour les matières plastiques. Il en était de même pour le pétrole. On se figurait volontiers, il y a dix ans, que l'on allait construire en vitesse des centrales nucléaires qui auraient pour mission de remplacer le charbon et le pétrole. Avec un morceau d'uranium gros comme le poing on allait faire marcher des turbines à l'énergie atomique. Or, sans que le public s'en soit douté, ces rêves se sont évanouis. L'atome n'a pas tenu, jusqu'ici les espoirs qu'on fondait sur lui.

L'Angleterre avait misé sur l'atome et engagé des dépenses énormes pour se trouver à la tête du progrès atomique, comme elle fut, au XVIII[e] siècle, à la tête de l'industrialisation par le charbon. Un programme avait été dressé. On annonçait que dès 1965, l'atome allait fournir à l'Angleterre 50 % de son énergie. Sans doute, au départ, le Kwatt atomique revenait au double du Kw classique. Mais sir John Crockcroft avait calculé que dès 1963, l'énergie atomique serait à égalité, ou comme on dit : *compétitive*. Or, cela n'a pas l'air d'aller dans ce sens. Le Kw classique, au lieu d'augmenter de prix diminue ou menace de diminuer, surtout depuis les découvertes du Sahara et les Anglais sont un peu déconcertés de ces découvertes qui changent tout leur programme.

La baisse du kilowatt classique est actuellement de 15 à 20 %, alors que le kilowatt atomique a, en raison d'aléas qu'on n'avait pas calculés, augmenté ! On a donc réduit la rapidité des installations atomiques. Actuellement, la demande d'uranium par an ne dépasse pas 17.000 tonnes. Là-dessus 16.000 tonnes servent à alimenter la production du plutonium ou de l'U 235, uranium enrichi. Jusqu'à présent, à part quelques centrales produisant de l'électricité encore bien coûteuse, les usines travaillent pour l'armée. La détente internationale va freiner cette production. Les stocks existants sont suffisants pour quelque temps. Il faudrait donc que les besoins civils — utilisation de l'atome à des fins pacifiques, comme on dit pudiquement à la radio ou dans les journaux — prennent la relève des besoins militaires. Cela viendra sûrement, mais on traverse une période difficile, pour les détenteurs de valeurs d'uranium.

Au début des recherches, ce fut le Congo belge qui fournit le plus d'uranium. Il est pratiquement épuisé actuellement. Le Canada fournissait plusieurs milliers de tonnes aux U.S.A., en vertu de contrats réguliers. Les U. S. A. produisaient eux-mêmes environ 3.000 tonnes et l'Afrique du sud, 4.000. A cette époque, avant 1956, la France ne dépassait pas 500 tonnes. Mais il s'est produit un décalage depuis ce temps-là qui a jeté le désarroi dans les calculs.

En territoire américain, on découvrit, en 1956, des mines abondantes d'uranium au Nouveau-Mexique. En deux ans, la production du Nouveau-Mexique, partie de zéro, atteignit 12.000 tonnes. Juste au moment où la demande baissait, la production d'uranium passait de 17.000 tonnes qui suffisaient largement, à 30.000 tonnes, dont il faut stocker une grande partie. Au Canada, on a poussé les hauts cris. L'Amérique a répondu qu'elle veut bien observer les contrats existants, mais ne veut pas les renouveler. Or, ils expirent en 1962. On a été d'accord pour étaler le reste des fournitures sur 5 ans, au lieu de 3 ans. Par suite, le Canada ne vend plus que 6.000 tonnes par an au lieu de 10.000. Et cela pour rendre la crise moins brutale. On espère toujours que dans l'intervalle les besoins en uranium pourront reprendre. Mais la plupart des experts estiment que la consommation d'uranium passera tout au plus de 16.000 tonnes, comme maintenant, à 20.000 tonnes dans cinq ans.

Pour qu'il y ait augmentation sensible de la demande il faudrait que l'atome se dépêche de devenir *compétitif*. On pense qu'il ne le sera pas en 1965, mais sûrement en 1970. Ce sera donc dans la décade 1970-1980, qu'on assistera au grand démarrage nucléaire. La demande d'uranium peut alors faire explosion ! On a calculé que, dans les nations dites civilisées, c'est-à-dire où les besoins en énergie sont au maximum, il faudra de 50 à 60.000 tonnes d'uranium par an. Mais on se demande ce qui va arriver dans les pays sous-développés. Ils n'ont pas pour l'instant de grands besoins énergétiques, mais ils vont en avoir. Or, leurs propres spécialistes estiment qu'il sera plus avantageux pour eux — nous parlons de l'Inde, de la Chine, de l'Afrique, etc. — de faire tout de suite des installations en vue de l'énergie atomique sans passer par l'intermédiaire des installations d'énergie classique.

Où en sommes-nous en France ?

Pour la production d'uranium, le développement a été rapide. Elle atteignit 100 tonnes en 1948. 500 tonnes en 1957, 800 en 1958. Les services spécialisés chiffrèrent nos besoins à 1800 tonnes. On avait donc de la marge. Mais au milieu de 1959 on a refait les calculs et on s'est arrêté à une consommation de 1600 tonnes seulement. Cela eut tout de suite une répercussion sur l'exploitation de l'uranium français. On n'ignore pas qu'il y aura un appel élargi après 1965, et très élargi après 1970, mais il y a des aléas qui pèsent tout de même sur la production. Les producteurs d'uranium avaient compté sur un développement régulier de la demande. Il leur faut déchanter et c'est

là ce qui rend le marché de l'uranium changeant et aléatoire. On voudrait éviter les gaspillages dont la politique de la Grande-Bretagne, par des solutions trop hâtives, nous a donné l'exemple.

En résumé, l'uranium reste le métal de l'avenir, mais il devra attendre son heure. Et les découvertes du Sahara vont plutôt — bien que notre article n'en parle pas — retarder cette heure.

XII

Histoire de l'empire du Pétrole

Les découvertes récentes du Sahara ont attiré l'attention de nouveau sur le pétrole et son histoire. Dans *Historia* (n° 158), J. Benoist-Méchin nous en retrace les grandes lignes.

Il est bien tendu qu'il ne veut parler que de l'*Empire du Pétrole,* en Orient.

Cela commence en 1872. Le baron Julius de Reuter, très en avance sur son temps, eut l'intuition étonnante pour l'époque de négocier auprès du shah de Perse la première concession pétrolière qui eût jamais été accordée. Elle lui coûta 40.000 livres sterling, somme considérable pour les contemporains, et qui le fut d'autant plus qu'il ne lui fut pas donné d'en profiter. Personne encore ne croyait à l'avenir du pétrole, personne ne l'utilisait ailleurs que dans les lampes plus ou moins fumeuses dont on s'éclairait. Le shah finit par annuler la concession et le baron de Reuter mourut de chagrin. Il allait s'écouler bien des années avant que l'exploitation du pétrole entrât dans une phase active. Nous avons parlé ici-même naguère de la fondation de la *Anglo-Persian Oil Cy* en 1909. Seconde société importante : la *Turkish Petroleum Cy* en 1912.

Mais ce qui prouve à quel point les esprits étaient encore peu ouverts à ces questions, c'est ce que nous conte cet article à propos de la guerre 1914 et du traité de paix qui la conclut en 1919. Au moment de la guerre, un homme sut faire le geste nécessaire : Winston Churchill. Il était alors, dans le cabinet anglais, premier Lord de l'Amirauté. Il réunit donc ses collègues de la marine à Whitehall et leur dit :

« Messieurs, la guerre est proche. Pour être en mesure de la mener à bien, la marine de Sa Majesté doit posséder ses propres sources de carburant. »

Les amiraux approuvèrent et quelques jours plus tard le gouvernement anglais achetait secrètement 51 % des actions de l'*Anglo-Persian.* L'empire du Pétrole commençait à se former.

En face de cette intelligence de Churchill, il est humiliant de situer l'aveuglement de son rival français, Clemenceau. Quand la guerre fut finie, les vainqueurs eurent à repartager le monde. Lloyd George fit tout pour que la France s'occupât le moins possible du bassin de Mossoul, c'est-à-dire du pétrole.

— « Cette région n'a aucun intérêt », disait négligemment Lloyd George.

— « Qu'y trouve-t-on ? » demandait Clemenceau un peu méfiant.

— « Trois fois rien : de vieilles pierres et des missions : c'est le paradis des archéologues et des bonnes sœurs ! »

— « Mais on y trouve aussi du pétrole », remarqua Philippe Berthelot.

Mais Clemenceau n'avait aucun penchant à s'intéresser aux « bonnes sœurs ». Ce mot l'avait touché. Il se borna à répondre par cette phrase incroyable :

— Peuh ! du pétrole ? Quand j'en ai besoin, j'en trouve chez l'épicier !... »

Cette boutade mit fin à la discussion. Le bassin de Mossoul fut attribué à l'Irak, et la *Turkish Petroleum* se transforma en *Irak Petroleum.* Pour son « désistement » la France reçut 25 % des parts alors que l'Angleterre s'en attribuait 70 %, les 5 % restants étant laissés au premier propriétaire, un particulier, nommé Gulbelkian, qui fut surnommé « Monsieur cinq-pour-cent ».

L'Angleterre avait bien manœuvré. L'empire du pétrole était pratiquement entre ses mains, en Orient. Survint alors un concourrent : les Etats-Unis. Ils avaient leurs pétroles à eux, certes, mais l'empire du Pétrole en Proche-Orient ne pouvait pas échapper à leur attention et à leur envie. On allait voir la *Shell* (britannique) aux prises avec la *Standard.*

La lutte battait son plein dès 1930. Après avoir tout fait pour lui barrer la route, les compagnies anglaises durent se résigner à laisser vivre la *Bahrein Oil Cy* (américaine). Le roi Ibn Séoud, jeune alors, hésita entre Anglais et Américains, mais finit par pencher en faveur des Américains, en 1933. Une nouvelle compagnie fut formée qui prit le nom de *California-Arabian-Standard-Oil Cy.* Les recherches en Arabie séoudite furent menées rondement et dès le 1er mai 1939, un tanker américain venait charger la première cargaison d'or noir à la jetée de Ras-Tanura, en Arabie séoudite.

Survint la seconde Guerre. Les besoins en pétrole devinrent énormes. On pouvait penser qu'ils diminueraient à la paix. Il n'en fut rien. La production de pétrole au Proche-Orient ne cessa de croître : 26 millions de tonnes en 1945, — 57 en 1948, — 121 en 1953, — 171 en 1956, — 190 en 1957. « Si le baron Julius de Reuter avait pu voir cela ! » s'écrie, à juste titre l'auteur de cet article. Et comme on faisait sans cesse de nouvelles découvertes, aucune crainte d'un épuisement prochain n'apparaissait. « Nous en avons, à cette cadence, pour 150 ans », disait un spécialiste.

Dans cette exploitation du pétrole au Proche-Orient, l'un des faits les plus marquants fut la naissance, le 30 novembre 1951, de la *Koweit Oil Cy,* dont les Américains avaient la moitié des parts.

La vieille compagnie *Anglo-Persian,* devenue d'abord *Anglo-Iranian,* puis troublée par la nationalisation décrétée par le Dr Mossadegh, premier ministre d'Iran, le 15 mars 1951, finit par se reconstituer sous le nom d'*Iranian Oil Participants,* en août 1954. Et il y avait eu là une expérience éloquente. Les Iraniens, après avoir nationalisé, n'avaient pu remettre en marche l'exploitation de leurs pétroles, et avaient été contraints, sous peine d'asphyxie financière, de redemander aux anciens exploitants leur concours. Pour les Arabes cela devait être une leçon. Nationaliser, c'est bien beau, mais il ne faut pas perdre les revenus des richesses nationalisées et pour cela, il faut être à même de les exploiter !... Bref, avant 1956, l'empire du Pé-

trole au Proche-Orient était devenu un condominium anglo-américain.

Deux faits nouveaux se sont ajoutés à ce qu'on vient de voir : 1° le développement prodigieux de la *Koweit Oil*, dont la production passa de 344.000 barils par jour en 1950, à 1.144.000 en 1956, battant tous les records des compagnies pétrolières en Proche-Orient.

2° La bataille des *pourcentages*, c'est-à-dire des redevances versées aux souverains des pays exploités. Au début on avait payé tant par baril exporté : *16 cents*. Puis on passa à *20 cents*, à *40*, et enfin à *75 cents*. A partir de 1956, ce n'est plus sur chaque baril exporté qu'on paie, mais le souverain touche 50 % des bénéfices. C'est ce qu'on appelle l'accord de *Fifty-Fifty* — littéralement Cinquante-Cinquante ; en français nous dirions mieux : Moitié-Moitié.

Or, nous avons peine à nous figurer ce que cela représentait pour les petits principicules arabes. Ils se virent du jour au lendemain à la tête de fortunes fabuleuses et purent rivaliser de luxe et de faste. Pour s'en faire une idée, il faut fixer les regards sur *Koweit*. A l'origine, ce n'était qu'un nid de corsaires. Tout y manquait et en particulier l'eau potable. Elle y manque toujours et il faut l'extraire par distillation de la mer. Mais les revenus du pétrole ont donné au prince de Koweit une telle fortune que s'il partageait avec ses sujets, qui sont au nombre 210.000, chacun d'eux aurait à dépenser, sans rien faire, 4.265 francs par jour ! La capitale a été transformée : routes asphaltées qui ne conduisent qu'au désert ; feux rouges et verts, agents en gants blancs, palais accumulés pour les 42 cheiks qui administrent — fort bien — la ville, larges esplanades, lampadaires au néon illuminant les rues mieux qu'à la place de l'Opéra à Paris, quatre-vingts mosquées, quatre-vingt-cinq écoles primaires, une école secondaire, trois hôpitaux gratuits, deux cinémas, une cuisine centrale fournissant des repas à domicile à la moitié de la population ! Et pour subvenir à toutes les dépenses, sachons que le cheik Abdullah Al Salim Al Sabbagh, qui gouverne la ville, perçoit de la *Koweit Oil* bien près d'*un milliard* de nos anciens francs *par jour !* Et son territoire ne dépasse pas 100 km de long sur 80 de large !

Cela ne veut pas dire que l'empire du Pétrole au Proche-Orient soit assuré du lendemain, sans changement. D'une part, il y a la concurrence des pays occidentaux. Une société allemande a offert une participation plus élevée que le Fifty-Fifty, à un Iman. Elle ne semble pas avoir réussi. C'était en 1953. Plus près de nous, l'Italien Enrico Mattei, président de la *Société générale italienne des Pétroles* a essayé de s'infiltrer en Orient, par le Sinaï, en offrant 49 % des parts au gouvernement de Nasser. Puis, en 1957, M. Mattei, par des jeux d'écriture astucieux, en venait à offrir 75 % à l'Etat iranien, au lieu des 50 % usuels. Les Japonais, à leur tour, offraient de verser 56 % au roi Ibn Séoud, pour une nouvelle concession. Enfin, une compagnie américaine entrait en compétition avec les autres compagnies en faisant toujours de la surenchère sur les droits accordés aux princes concessionnaires. L'édifice du *Fifty-Fifty* est ainsi battu en brèche, chaque jour davantage.

Mais le danger le plus considérable est peut-être dans l'envie des pays arabes voisins, qui n'ont pas autant de pétrole que les autres. Ils tendent à exiger que tous les revenus du pétrole du Proche-Orient soient répartis en bloc entre tous les pays arabes. On trouve absurde qu'un petit pays comme le Koweit puisse palper un milliard par jour, pour 210.000 habitants, alors que des millions de déshérités croupissent, non loin de là, dans la misère ! Cependant, ce qui fait la force des compagnies pétrolières, c'est l'impuissance totale où se trouvent toutes ces populations à exploiter leurs richesses en or noir.

Le peu que nous avons dit ici montre quel intérêt la France peut trouver à exploiter les richesses du Sahara, à condition qu'elle sache et qu'elle puisse éviter les remous qui ont marqué l'histoire de l'empire du Pétrole au Proche-Orient !

L. CRISTIANI.

L'« AMI DU CLERGÉ » ET LES LIVRES

Comptes rendus bibliographiques

Laurent de Paris. Une doctrine du pur amour en France au début du XVIIe siècle, par Mlle DUBOIS-QUINARD. — In-8, 400 p. — Rome, 1959. Institut historique des Capucins.

Cette étude présentée dernièrement comme thèse principale de doctorat ès-lettres à l'Université de Paris fournit d'abondants renseignements sur l'histoire de la spiritualité en France dans la première moitié du XVIIe siècle.

Le capucin Laurent de Paris (1563 ? - 1631) est un contemporain de Benoît de Canfield, dont la célèbre *Règle de perfection* a tant attiré l'attention des historiens. Il fait partie de cette école des humanistes dévots, appelée encore école du pur amour, mise à l'honneur par Henri Bremond dans son *Histoire littéraire du sentiment religieux*. Il est cité aussi dans la préface du *Traité de l'Amour de Dieu*, parmi les spirituels qu'admire François de Sales. C'est d'ailleurs en se consacrant aux sources philosophiques et religieuses de l'Evêque de Genève que Mlle Dubois-Quinard a compris l'intérêt qu'il pouvait y avoir à étudier les œuvres de Laurent de Paris : *Le Palais de l'Amour divin* et les *Tapisseries du divin amour*. Titres symboliques, un peu amusants, mais communs à cette époque. En raison de leurs sources : augustinienne, bernardine et bonaventurienne, de la psychologie mystique des spirituels flamands, espagnols et italiens qui s'en dégage, ces œuvres de Laurent de Paris permettent d'étudier, comme en un laboratoire, le grand courant platonisant du XVIIe siècle et la tendance à la passivité qui apparaît dans les nombreux écrits de ce temps.

Les deux ouvrages de Laurent de Paris abordent aussi les problèmes les plus ardus de la spiritualité : l'opération de l'âme et sa coopération à l'action divine, cette action divine elle-même, l'abandon des images, l'union transformante et l'aliénation des puissances, la déification, la jouissance et la certitude de l'âme perdue en Dieu, le rejet de la spéculation, le primat de la volonté ou sapience du cœur, l'immédiation ou connais-

sance intuitive de soi, de la divinité et de ses attributs. Ils mettent également en relief l'excellence de l'homme, conciliable avec l'anéantissement spirituel qui n'est qu'un retour à l'image divine, le molinisme de la grâce avec son optimisme foncier.

M^lle^ Dubois-Quinard, qui a reçu, lors de sa soutenance, les plus hautes félicitations du jury, se propose de donner prochainement un complément à son étude sur Laurent de Paris, en essayant de faire le point sur le difficile problème des sources du *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales et de dégager la doctrine de charité et de passivité de la pensée salésienne. L'hypothèse de l'influence du *Palais de l'amour divin* du capucin Laurent de Paris sur le *Traité de l'amour de Dieu* semble porter un éclairage explicatif sur ces questions si complexes que les historiens, à notre humble avis, n'ont pas encore résolues de façon pleinement satisfaisante, faute de les avoir creusées en profondeur.

Il va de soi que cette thèse ne peut intéresser que des spécialistes, mais elle est pour eux un instrument de travail dont ils ne pourraient se passer.

Amédée HALLIER, O.C.S.O. — **Un éducateur monastique : Aelred de Rielvaux.** — (16 × 25); 200 p. 13 NF. — Paris, Gabalda, 1959.

Parmi les auteurs cisterciens contemporains de saint Bernard une place de choix doit être faite à Aelred, abbé de Riedval, au diocèse d'York. Homme de piété et écrivain fécond, il a composé plusieurs ouvrages de spiritualité remplis de science et de profonde psychologie. On lui doit des *Sermons* pour diverses fêtes, le *Speculum caritatis*, et surtout le *De spirituali amicitia* qui l'a rendu célèbre. On lui doit aussi des traités comme le *De Jesu puero duodenni* et une *Règle érémétique* dont la paternité a été attribuée, à tort, à d'autres auteurs.

Tous ceux qui ont rencontré Aelred n'ont pu s'empêcher de l'aimer. Il était, en effet, d'une douceur proverbiale, d'un abord facile, et la grâce avait perfectionné chez lui la nature. En somme, un personnage à la fois surnaturel, humaniste et humain.

On a beaucoup écrit sur lui. Aucun de ces nombreux travaux, cependant, ne nous livre une vue d'ensemble sur une doctrine que son intérêt propre et la nature de son auteur invitent à approfondir. Cette synthèse vient d'être réalisée par le R. P. Amédée Hallier, sous-Prieur de l'Abbaye de N.-D. de Grâce, de Bricquebec, dans une thèse de doctorat qui mérite les plus grands éloges. Un premier chapitre insiste sur l'image que Dieu a gravée en tout homme ; image qu'il appartient aux religieux de rendre chaque jour plus ressemblante. On reconnaît ici une conception toute augustinienne et médiévale de la structure ontologique de l'âme. Dieu, par son amitié toute gratuite, va nous aider à dégager cette ressemblance. Tel est l'objet du second chapitre. Le milieu le plus propre, assure le chapitre suivant, pour conduire à son terme parfait cet effort ascétique est le monastère, où militent les moines sous la direction sage et discrète de l'abbé que vient renforcer l'exemple des frères.

La suite de l'ouvrage nous présente le rôle des instruments de perfection : la lecture de l'Ecriture et des Pères, la liturgie, les observances bénédictines, pesantes, dit Aelred, mais combien sanctifiantes. Tous ces moyens conduisent à la connaissance du Christ. Connaissance non purement intellectuelle, mais affective, faisant réaliser à l'âme une sorte d'expérience ineffable de Dieu, prélude de la fusion d'amour parfaite qui trouvera au ciel son normal et magnifique achèvement.

Une telle conception de la vie intérieure, pour médiévale qu'elle soit, demeure toujours actuelle, car toujours nous aurons à nous dépasser nous-même pour faire resplendir en nos âmes l'image de Dieu qui nous a créés à sa ressemblance. En outre, Aelred est un poète, un humble et ses écrits manifestent la suavité de son exquise nature. Sans avoir le génie de saint Bernard, il dépasse parfois le grand moine de Clairvaux en tendresse et en finesse psychologique. Ce volume s'inscrit donc dans le courant de la tradition bénédictine faite de sagesse et d'amour. A ce seul titre il mérite d'être lu.

J. GAUTIER, P. S. S.

Esquisse historique de l'Ordre de Cîteaux, d'après le P. Grégoire Muller, S. O. Cist. — Edition traduite, illustrée, refondue et mise à jour par le P. Eugène WILLEMS, archiviste de l'abbaye du Val-Dieu (Belgique). Seconde partie (1493-1958). — (24 × 16), 290 p., 20 NF. — Toulouse, Privat éd. ; Office général du Livre, Paris, 1958.

L'*Ami* (1957, p. 432) a naguère présenté la première partie de cet ouvrage. La seconde va de la fin du XV^e^ s. (avec quelques retours en arrière) jusqu'à nos jours (1957) : elle est donc remplie par les époques moderne et contemporaine, mis à part deux chapitres oubliés par méprise au premier volume (période de 1216 à 1265) et placés ici, p. 191 à 206. L'esprit antichrétien, les efforts de renaissance religieuse, les guerres dévastatrices, les bouleversements internationaux, les mouvements politiques plus intenses, les grandes hérésies, les essors de tout genre exerceront leur influence sur l'Ordre. L'hérésie du XVI^e^ s. supprimera les monastères des pays ou régions qui lui appartiendront, l'abus de la Commende provoquera d'autres abus multiples et nuira grandement à la vie cistercienne authentique ; après le concile de Trente, des tendances réformatrices viseront à restaurer la ferveur première, le gouvernement intérieur sera entravé par des heurts d'influence, on verra des périodes de 23, puis 39 ans sans Chapitre général, et la Révolution de 1789 trouvera en France 1851 religieux disséminés dans 228 monastères (moyenne de 8 par maisons) !

La tourmente et les guerres révolutionnaires achevées, le Josephisme essoufflé, l'ordre reprit vie. Depuis la fin du siècle dernier, il est organisé en deux branches, la commune observance, et la stricte observance, avec chacune un abbé général.

Le livre est de lecture agréable, rédigé sur documents, encore que ces derniers concernent surtout les maisons d'Europe centrale. L'A. préfère l'histoire extérieure et institutionnelle, étalant, vg, les démêlés de l'abbé de Cîteaux et des « premiers pères » (ceux-ci appréciés sans ménagement), il ne pénètre pas la vie religieuse profonde de l'Ordre ; d'où l'impression qu'entre l'abbaye-mère, Cîteaux, en 1789, et en 1949, il n'y a pas de différence de qualité. De plus, membre de la commune observance, il ne semble pas rendre suffisamment justice aux mouvements réformateurs.

La bibliographie est abondante. Cartes, illustrations, présentation typographique animent le volume ; la table alphabétique des deux parties facilite l'utilisation. Un « appendix » est consacré à des études et des documents de la liturgie cistercienne.

Recherches augustiniennes. Volume I. Supplément à la « Revue des études augustiniennes », Paris, 1958.

Quatorze travaux suscités par l'un des auteurs constituent ce *Supplément aux Etudes Augustiniennes*, qui tient lieu de 3 fascicules de cette revue.

Ces « Recherches ont pour objet certains points de

théologie et de philosophie. L'angle pastoral sous lequel on aime à voir saint Augustin, notamment depuis les travaux de Bardy et de Van der Meer est loin d'être oublié. Il nous vaut une excellente contribution de Perler sur *Les voyages de saint Augustin* (p. 5-42). Il nous vaut aussi les pages de Mgr Pellegrino en langue italienne *saint Augustin, pasteur d'âmes*, titre identique à celui de la traduction française du livre de Van der Meer. C'est dire que l'expression même de « pasteur d'âmes » semble, au sujet d'Augustin, s'imposer. Personne n'a encore songé à faire un *saint Augustin*, « *pêcheur d'hommes* ». Cette image, évangélique elle aussi, risquerait d'évoquer certaines de ses positions sur la grâce et le petit nombre des élus.

Le P. Rondet aborde justement une fois de plus ce point et se demande avec tact et intelligence si la position d'Augustin est « tellement irritante ». Son exposé (*La théologie de la grâce dans la correspondance de saint Augustin*, p. 303-315). ne convaincra peut-être pas tout le monde. Il n'irritera, en tout cas, personne. — Celui, fort remarquable, de M. Mandouze (*Saint Augustin et la religion romaine*, p. 187-223) risque, à l'occasion, de dérouter un peu le lecteur : nous pensons à ces pages (194 - 195), où l'auteur nous parle du « paganisme » d'Augustin.

« Elevé dans une cité qui ignorait le problème de l'école confessionnelle, Augustin se révélait objectivement païen dans l'exacte mesure où, étant inscrit sur le registre des catéchumènes, il ne se décidait pas à demander le baptême ». Doit-on comprendre qu'un catéchumène négligent est, en fait, un païen ? Augustin, ne pensait pas cela. Il n'aurait pas non plus qualifié de païenne sa jeunesse, ni son enfance. De sorte qu'il y a plus d'équivoque que de clarté à parler, même avec guillemets ou en italiques de la « période païenne » de la vie d'Augustin ou de *son* paganisme.

En dehors des études d'ordre pastoral, les *Recherches augustiniennes* s'adressent plutôt aux professeurs. Ceux-ci trouveront en elles des renseignements utiles, des pistes ouvertes. Et si nous avons dit notre désaccord sur un point particulier, il n'est que juste de louer la haute tenue de l'ensemble de cet important volume.

Mélanges Sévérien Salaville. « **Revue des Etudes Byzantines** », **XVI.** — **Paris, 1958.**

La *Revue des Etudes Byzantines* a consacré en 1958 un numéro entier d'hommages au R. P. Salaville. Nous voici donc devant un nouvel exemplaire de cette littérature de mélanges si abondante à notre époque. Ce sont les noces d'or sacerdotales du R. P. qui lui ont valu ce cadeau. Peut-être a-t-il pensé aux *tapisseries* ou *broderies* des antiques écrivains orientaux.

Cette fois, du moins, un effort a été fait pour ne pas tout mélanger. Viennent d'abord deux articles de théologie ; puis sept de liturgie et d'hagiographie ; trois autres intéressent le droit byzantin ; quatre l'histoire, et cinq l'archéologie et la philologie. Au total vingt et une contributions diverses classées le mieux possible. A qui s'étonnerait que de telles matières n'aient suscité les réflexions que de deux théologiens (Marcel Richard et le R. P. Wenger) on peut rétorquer que pour être classée en liturgie et hagiographie la contribution de Mgr Jouassard ne perd pas pour autant son caractère théologique. Cet *Aperçu sur l'importance de l'Ancien Testament dans la vie liturgique des premiers siècles chrétiens* ne serait pas sans dommage négligé par les théologiens. Ceux-ci seront également heureux (et bien d'autres avec eux) de connaître grâce au R. P. Wenger, qui en donne le texte grec et une traduction française, *Un nouveau témoin de l'Assomption : une homélie attribuée à saint Germain de Constantinople*. Qu'il nous suffise de citer les sobres et décisives dernières lignes de ce texte du VIIe-VIIIe siècle :

« La Vierge, ayant recouvré son corps tout immaculé, dans les demeures éternelles, vit avec son Fils intercédant auprès de lui pour le monde ».

D'autres contributions, précieuses pour le spécialiste, retiendront moins le profane. Celui-ci, par exemple, lira plutôt comme une distraction au milieu d'un livre austère la savante contribution de Dom Botte ; il oubliera bien vite que c'est sans doute le rogneur de pièces de monnaie, et non le bègue, que la *Tradition apostolique* classe parmi les métiers interdits. L'amateur de liturgie lui-même, après avoir salué une fois de plus l'érudition de Dom Botte, s'attardera à ce texte passionnant sur la proscomidie que nous offre, avec présentation et traduction, V. Laurent. Celui-ci, qui est directeur de l'Institut français d'Etudes byzantines, brosse également en quelques pages ferventes, au début de l'ouvrage, un tableau de l'activité du vénéré jubilaire. Il y écrit notamment que son œuvre a guidé ou éclairé savants et fidèles instruits.

C'est à ces deux mêmes groupes que s'adressent ces *Mélanges*. Mais, les savants n'ayant sûrement pas attendu notre compte-rendu pour en apprécier la valeur, il convient de les signaler aux fidèles instruits et à tous nos confrères ce livre plein de science et d'intérêts.

Robert Christophe. — **Napoléon, empereur de l'Ile d'Elbe**, In-8° de 318 p., 12,50 N.F. — Paris, Fayard, 1960.

Dans l'histoire prestigieuse de Napoléon, c'est évidemment là un sujet mineur. Mais il est loin d'être sans intérêt et il est traité ici avec un luxe d'épisodes piquants et constituant ça et là la chronique scandaleuse, qui en font un vrai roman. Le livre se lit avec agrément. On en retire l'impression d'un Napoléon que l'obésité est en train d'envahir, mais qui n'en demeure pas moins plein d'activité et de vigueur d'esprit, et qui, tout en s'appliquant à dérouter les espions dont il se sait surveillé, en ayant l'air de se confiner dans des travaux lilliputiens ou dans des distractions, ne perd pas de vue son objectif : « revoir les tours de Notre-Dame ».

L'île d'Elbe a gardé son souvenir. Son nom s'y retrouve partout. S'il a été un peu « roi d'opérette », il a prouvé qu'il restait « l'empereur » avec toutes ses ambitions. Le malheur, c'est que c'est la France — par Waterloo — qui en a subi les conséquences néfastes, avant que sa carrière à lui s'achève non plus dans une île-royaume, mais dans un flot devenu geôle, au milieu de l'Océan.

Spiritualité

F.-M. CATHERINET

INITIATION A L'EXERCICE DE LA PRÉSENCE DE DIEU

In-8 (18 × 12), 50 p. 80 fr. (franco, 110 fr.)

Petit traité, devenu classique.
Guide excellent pour l'oraison

IMPRIMATUR

Lingonis, die 2 februarii 1960

G. Michel, *vic. gen.*

Le gérant : C. Gaildraud

Imprimerie de la Société Anonyme de l'*Ami du Clergé*
4, rue Claude-Gillot, LANGRES (Haute-Marne)